

Chiffres, chiffrage et déchiffrage sadiens

Béatrice Fink

Dans une note relative à son roman *Justine ou les malheurs de la vertu* où Sade s'évertue à démontrer qu'il n'est point l'auteur de cet ouvrage, le premier à être publié de son vivant et qui lui vaut une nouvelle détention, il s'en prend à "ce système de signaux et de chiffres" dont se servent ses géôliers à son égard. Ce système, écrit-il,

avait encore l'extrême danger de m'accoutumer aux fantômes favorables à mon espoir [celui de sa remise en liberté] et aux hypothèses qui le nourrissaient. Cela avait imprimé à mon esprit ce caractère sophistique que l'on me reproche dans mes ouvrages

et, aurait-il pu ajouter, dans ses réquisitoires.¹ Fiction niée, donc fiction à la deuxième puissance, le roman de Sade se heurte à des signaux et à des chiffres, en fait à des chiffres signes érigés en système où la réalité vécue et l'imaginaire que fait vivre l'écriture se confondent.

Par ailleurs, Sade dit de son arrestation de mars 1801 "Le 13, je vis Madame [sa femme] pour la première fois au parloir de Pélagie [. . .]. Je remarquais dans ses discours beaucoup de contradictions, et je crus comprendre dès lors que le système chiffrel s'employait contre moi comme à la Bastille."² On détecte chez Sade une psychose des chiffres à double registre. Celui, tout d'abord, qui marque les impositions du monde extérieur: date, heure et nombre des visites permises et des promenades, quantité

¹ D.A.F. Sade, *Œuvres complètes* (Paris: Cercle du livre précieux, 1966-68), XV, 25-26. Toute citation tirée de cette édition sera désormais signalée par simple référence au tome et à la page. Dans notre texte et dans les citations, les chiffres un à dix seront écrits en toutes lettres. Tout nombre supérieur à dix paraîtra sous forme chiffrale (11, 20, 120, etc. . .).

² D.A.F. Sade, *Journal inédit* (Paris: Gallimard, 1970), 11-12. Désormais cité *J.*

des provisions auxquelles a droit le prisonnier, contenu et longueur des lettres qu'il reçoit. "Comme vous, qui écrivez comme un ange, devenez gauche et guindée" écrit-il à Mlle de Rousset, "quand [votre esprit] vous fait jouer sur le mot, sur le chiffre, faire des lignes."³ Ou bien, Sade proteste lorsqu'il y a menace d'interrompre les frictions remèdes qu'on lui fait en prison. "Que les soins de la santé, je vous en prie de tout mon cœur, Monsieur, ne soient pas soumis au système chiffrel" (L.I.117). Ce système qu'il qualifie d'"excessivement bête" se présente devant lui en univers de guet-apens.

La psychose chiffrale tient tout autant de l'imaginaire, d'où un registre de signes émanant des hantises de l'auteur et de l'irritation produite par un séjour carcéral à durée indéterminée, Sade ignorant pour la plupart les dates de ses élargissements. Voici deux exemples frappants de chiffres vexatoires: "Il faut que ta mère [il s'agit de la belle-mère de Sade] soit ivre ou folle à enchaîner de risquer les jours de sa fille pour former un 19 et un 14 ou 16 et 9, et ne pas être lasse de tout cela depuis 12 ans. O quelle indigestion de chiffres elle avait, cette vilaine femme! Je suis persuadé que si elle était morte avant l'irruption et qu'on l'eût ouverte, il serait sorti des millions de chiffres de ses entrailles." (L.I.44). Ou encore: "Il trouve plat et bête d'être servi comme les fous par trois hommes: à l'occasion d'un 16 je ferai cesser cette bêtise." (L.I.45). Les consonnances entrent dans le jeu des signaux.

Si on passe de la correspondance au journal tenu à Charenton on lit, et on pourrait démultiplier les exemples de ce genre, "Le 18 à neuf heures l'horloge sonne 26 coups. Le 19 vinrent trois personnes dîner avec nous, elles nous surprisent et voilà encore le 19 et le trois. Le 20 on signale le 24 [. . .] le deux on signale beaucoup de deux, on m'envoya deux journaux, deux Mazanois vinrent me voir [. . .]. Le 12 l'ainé écrit du 10 qu'il viendra dîner le même jour 12: il vint en effet, on signala le chiffre un toute la journée, et c'était la troisième de mon aîné depuis son retour" (J, 45, 46 et 50).

Les compilations et énumérations, les répertoires et classements, les reprises et séries de fréquences numériques qui émaillent la correspondance et le *Journal* du Marquis se retrouvent dans l'œuvre fictive. Ils correspondent à un même souci, peut-être faudrait-il dire à une même obsession du dispositif, à savoir d'un ensemble d'ordre architectonique ou mécanique dont les proportions et les mouvements s'organisent en une

³ D.A.F. Sade, *Lettres et mélanges littéraires écrits à Vincennes et à la Bastille* (Paris: Borderie, 1980). I, 45. Désormais cité L.

graphie du texte: enchaînements, engrenages, réseaux. A la limite, les listings et la configuration chiffrée deviennent la représentation métaphorique d'un monde à la fois incommensurable et minutieusement calculé.

Passons maintenant à l'œuvre romanesque à proprement parler. Celle-ci s'achemine de par son élaboration depuis les années passées à la Bastille (1784-89) jusqu'à la mort du Marquis à Charenton en 1814. Elle s'organise autour des trois versions de *Justine* dont la dernière est suivie de *L'Histoire de Juliette*, du roman épistolaire *Aline et Valcour*, de la suite dialoguée de la *Philosophie dans le boudoir*, des *120 Journées de Sodome* et des trois romans historiques rédigés peu avant la mort de leur auteur (*La Marquise de Gange*, *Adélaïde de Brunswick*, et *Isabelle de Bavière*). A cet ensemble doit s'ajouter *Les Journées de Florbelle ou la nature dévoilée*, l'ouvrage le plus ambitieux du Marquis mais livré aux flammes par ses géôliers et dont il ne reste que des notes.

Dans la mesure où tout texte sadien constitue une entreprise de persuasion—"ce caractère sophistiqué que l'on me reproche dans mes ouvrages"—entreprise en présence de laquelle se trouve le lecteur, le chiffrage est l'un des procédés-clefs auxquels a recours l'auteur. Les romans contiennent une profusion d'information chiffrée qui alimente l'imagination et sert de garant à l'ordre des choses. "Mettons de l'ordre dans nos procédés" ne cesse de dire le libertin. Le lieu clos, soit couvent, soit château, qui se trouve à chaque détour de périple est ordonné en système à réglage numérique. Les objets et les personnages y sont quantifiés. L'unité temporelle—la journée—situe le roman dans un cadre modulaire. Le cas le plus évident est celui des *120 Journées*, auquel nous reviendrons ci-dessous. Quant aux *Journées de Florbelle*, les indications contenues dans les notes en révèlent l'armature chiffrale. Il s'agit d'un texte en dix tomes se répartissant en 13 journées et ayant comme format huit dialogues. Le dernier d'entre eux reprend le supplice de Mme de Mistival, personnage de la *Philosophie dans le boudoir*, et donne "les détails de sa mort sur lesquels on a jeté un voile" (II, 607). Le cinquième dialogue s'agence en dix sections (journées cinq et six) dont la dernière est elle-même divisée en deux parties, la deuxième ayant à son tour six sous-sections. Le sixième dialogue (journées sept à neuf) renferme 34 chapitres. Les tomes sept et huit (journées 10 et 11) ne contiennent par contre que quatre chapitres. A partir du tome neuf (douzième journée) les subdivisions ne sont plus indiquées. Il n'est question en effet que de notes, mais elles sont rédigées de façon méthodique et correspondent à un ouvrage complété. Celui-ci s'inspire d'une architecture chiffrée baroque, différant en cela de la structure numérique à base de symétrie qui marque les écrits préala-

bles dont les *Journées de Florbelle* se veut l'amalgame et le dépassement. Cette démarche d'un ordre simple vers un ordre plus complexe se retrouve à plus d'une reprise dans l'écriture sadienne, plus particulièrement dans l'évolution des trois versions de *Justine*.

L'accumulation des rouages qui structurent les *Journées de Florbelle* donne à ce roman une complexion hyperbolique où le chiffre est à l'honneur. Afin de rendre sa nature dévoilée plus persuasive et plus pénétrante, l'auteur doit la présenter plus grande que nature. Sans entrer dans tous les détails de la démesure et du dépassement sadiens si finement analysés par Blanchot,⁴ soulignons l'importance et la fréquence du recours à l'hyperbole, à cette augmentation des choses avec excès dont le but est de fixer le réel au moyen de l'improbable. Et la voix omnisciente des *120 Journées* de nous assurer que "toutes les imaginations ardentes préfèrent sans doute toujours la chose extraordinaire en lubricité" (VIII, 560). Le gigantisme des organes ou performances sexuels est à la mesure du pouvoir libertin: l'énorme anthropophage Minski de *L'Histoire de Juliette* a un membre viril qui mesure 18 pouces de long sur 16 de pourtour. Ce géant—c'est-à-dire Minski—déclare ne jamais se coucher sans avoir déchargé dix fois, aussi tumultueusement à la dixième fois qu'à la première, avec des jets de sperme "souvent dans le nombre de 15 ou de 20" (VIII, 560). Il en est de même du duc de Blangis des *120 Journées*, dont le narrateur nous dit qu'il avait dans sa jeunesse "déchargé jusqu'à 18 fois dans un jour et sans qu'on le vit plus épuisé à la dernière perte qu'à la première." Dans la mesure où l'activité de table est un lever de rideau à celle du lit, le duc est également à la hauteur. "Son seul ordinaire," lit-on, "était toujours de dix bouteilles de vin de Bourgogne; il en avait bu jusqu'à 30 et pariait contre qui voudrait d'aller même jusqu'à 50" (XIII, 12). Dans le boudoir où il est question de philosophie, Mme de Saint-Ange est imbriquée dans un collage sexuel dit "chouette à 15 hommes" où elle est "foutue 90 fois en 24 heures."

Les exemples de ce genre d'hypertrophie sexuelle à variantes multiples ne manquent pas. A la fois sujet et objet, le libertin subit et fait subir. Mais il lui faut des victimes et il s'en trouve immanquablement en quantité inépuisable et toujours renouvelée. Minski, par exemple, révèle que son immense maison contient deux harems. "Le premier contient 200 petites filles de cinq à 20 ans: je les mange, quand, à force de luxure, elles se trouvent suffisamment mortifiées; 200 femmes de 20 à 30 sont dans le second [. . .]. 50 valets des deux sexes sont employés au service de

⁴ Maurice Blanchot, *Lautréamont et Sade*, Paris: Minuit, 1963.

ce nombre considérable d'objets de lubricité, et j'ai, pour le recrutement, 100 agents dispersés dans toutes les grandes villes du monde" (VIII, 559). Sans nier dans l'emploi de ces chiffres la possibilité d'une intention satirique ou caricaturale, il faut privilégier leur rôle de régulateur: l'auteur y a recours pour mettre un semblant d'ordre dans les emportements et les égarements de ses personnages, pour donner à l'incroyable un vernis de tangible.

L'hyperbole chiffrée signale nettement le pouvoir du libertin sous forme de métaphore sexuelle. La puissance du sexe a pourtant besoin de celle de l'argent, autre indice à la fois concret et figuré du pouvoir. Dans l'une des meilleures études à paraître sur Sade ces années-ci, Marcel Hénaff pose comme fondement du système sadien une économie somptuaire où la subordination des victimes est en rapport avec les impératifs de la dépense, celle-ci signalant le luxe et servant à mettre en œuvre le crime.⁵ Le libertin devient en quelque sorte un chef d'entreprise qui investit son capital dans l'univers clos du boudoir. La dépense en jouissance est liée à la dépense en espèces. Les fonds (rentes, propriétés, etc. . . .) s'acquièrent pour la plupart de façon criminelle—par le meurtre ou le vol—et sont sans exception immenses, tout comme la ruine des victimes est totale. Saint-Fond, le bien nommé ministre des finances de la *Nouvelle Justine*, a comme projet grandiose de ruiner la France entière.

Les sommes interviennent à l'échelle hyperbolique dans les instances de l'argent. On chiffre en mille et en millions. La société anonyme des quatre libertins qui financent le projet de Silling dans les *120 Journées* dispose d'une bourse commune qui ne doit servir qu'à la production du plaisir. "Leur excessive fortune," note l'auteur, "leur permettait des choses très singulières sur cela, et le lecteur ne doit point s'étonner quand on lui dira qu'il y avait deux millions par an affectés aux seuls plaisirs de la bonne chère et de la lubricité" (XIII, 4). Le cas se reproduit dans *L'Histoire de Juliette*. Ayant massacré sa sœur et sa mère, Minski recueille ce qui lui revient des héritages de ses parents, c'est-à-dire tout. Il se trouve ainsi avec "près de deux millions à manger tous les ans" (VIII, 558). Dans la Société des amis du crime, il est statutairement interdit de recevoir qui que ce soit dont les revenus annuels soient inférieurs à 25.000 livres de rente "attendu que les dépenses annuelles sont de 10.000 francs par individu" (VIII, 402). Lors d'un somptueux festin de cette Société, la grande salle est décorée de bosquets, de guirlandes et de "millions de lumières" (VIII, 423). La représentation chiffrée de l'entourage luxueux

⁵ Sade, *L'invention du corps libertin*, Paris: P.U.F., 1978.

des libertins ne manque ni dans *Justine* ni dans *L'Histoire de Juliette*. Les revenus sont le garant de l'absolutisme et du dirigisme libertins mais ils filent entre les doigts des victimes. Ainsi Justine ne jouira jamais des 2.000 écus de rentes que lui promet le comte de Bressac. Juliette, par contre, prête à tout et plus avisée que sa sœur, consolide rapidement sa fortune. Elle commence par assassiner son riche époux, couche ensuite à tort et à travers pour 200 louis, et se donne pour 500 par mois. Après avoir ruiné trois ambassadeurs, quatre fermiers généraux, deux évêques, un cardinal et trois chevaliers des Ordres du roi, elle vole un richissime adorateur puis en tue un autre "pour avoir plus tôt un legs de 100.000 francs" (III, 63-64). Saint-Fond s'enrichit aux dépens de 20.000 victimes qui gémissent dans différentes forteresses royales de France. Dans un pacte conclu avec Juliette, Saint-Fond lui versera jusqu'à 25.000 francs de brevets de pensions, en raison des crimes commis par elle (VIII, 206).

Le recours à l'hyperbole chiffrée de type cliché se répercute un peu partout. Le délire de Clairwill, personnage de *L'Histoire de Juliette*, la rend "mille fois plus belle" (VIII, 424); Curval, libertin des *120 Journées*, commet "des excès qui l'auraient fait porter mille fois sa tête à l'échafaud" (XIII, 19); la malheureuse Justine apprend "qu'il y a mille femmes à Paris qui donneraient la moitié de leurs bijoux pour être à [sa] place" (III, 82). Mais le chiffre est loin de ne sous-tendre que la démesure. Au couvent/microsociété de Sainte-Marie-des-bois—ce couvent bénédictin paraît dans les trois versions de *Justine*—tout est chronométré et espacé à partir d'une disposition chiffrée. Aux quatre moines lubriques qui régissent le couvent se rattache une population victimale féminine s'ordonnant en quatuors simples, doubles ou quadruples divisée en quatre classes d'âge (leur présentation est par ordre d'âge). L'horaire conventuel est totalisant: toutes activités domestiques, épulaires et nocturnes sont prises en ligne de compte et se poursuivent au rythme de permutations aussi programmées que des quadrilles. Il est question, comme le dit la récitante Omphale, d'instruction s'articulant en quatre volets et qui doit, en apparence du moins, ne rien laisser à l'imagination. Ainsi tout a une désignation chiffrée, depuis le nombre de mois de grossesses et de plats servis à tel ou tel repas jusqu'à la punition des délits: la gamme de ceux-ci s'étend depuis un minimum de 20 coups de fouet pour être mal vêtue ou coiffée jusqu'à neuf jours de cachot avec 300 coups par jour pour une entreprise d'évasion ou de révolte. Il en va ainsi des peines durant toute une page. Même souci de précision chiffrée lorsqu'il s'agit du site et des bâtiments du couvent. Un passage souterrain dit boyau varie en profondeur de six à trente pieds; la distance séparant les pavillons et la hauteur de ceux-ci

sont précisées; les épaisses enceintes sont au nombre de six; une grande salle souterraine contient huit cabinets dont deux servent de cachot et six de cave, etc.. Il en va de même pour l'entresol à huit chambres et pour l'étage du dessus où se trouve une nouvelle série de huit. Un vrai calque d'architecte.

On est tenté d'attribuer une signification spéciale au chiffre quatre (qui domine également les *120 Journées*) mais le texte n'apporte aucun soutien à une approche numérolologique. D'ailleurs, dans la *Nouvelle Justine*, les quatre libertins deviennent six. La préférence va aux chiffres pairs, qui sont facilement divisibles, et au chiffre *motif*, c'est-à-dire aux récurrences (peut-être une reprise des séries chiffrées de la correspondance). Tout comme l'hyperbole, la récurrence qui s'y apparente est un procédé qui teinte souvent la rhétorique et la combinatoire (le pornogramme, dirait Barthes) sadiennes.⁶ Il faut noter, dans Sainte-Marie, l'importance particulière attachée aux punitions et à l'espace souterrain, qui renvoient à leur tour à d'autres *topoi* sadiens: algolagnie, tellurisme. Par ailleurs, la mise en place produite par le chiffre souligne la composante utopienne du lieu clos: *topos* et topographie de l'expérience sociale s'y insèrent dans un cadre de laboratoire bien réglé et se produisant en un espace hermétique. Cela n'empêche aucunement que le recours constant aux chiffres ait une existence en soi de type obsessionnel et vertigineux. "Notre nombre est toujours égal" souligne Omphale en parlant des filles claustrées (III, 180). Comme si au fond, et malgré tout ce qui se passe, il ne se passait rien. Négation du temps, négation du nom. Ce qui commence en pointillé tourne en fondu enchaîné. Ne rien laisser à l'imagination revient à lui donner libre cours. Tel est le cadre qui situe en contrepoint le discours sadien. Ce discours, ce *logos* à "caractère sophistique" est le pendant du cadre chiffré. Le réel y perce au niveau du détail mais l'ensemble produit les miroirs multiformes auxquels se réfère le moine Clément lorsqu'il explique à Justine "que les objets n'ont de prix à nos yeux que celui qu'y met notre imagination" (III, 200).

La Nouvelle Justine, qui paraît six ans après *Justine*, en est une version amplifiée où l'assaut discursif et linguistique est renforcé. L'épisode de Sainte-Marie, qui occupe 60 pages dans *Justine* passe ici à 242 si l'on tient compte des 100 pages consacrées à l'histoire imbriquée de Jérôme, l'un des moines du couvent. Les paramètres chiffrés s'élargissent en conséquence. Le six et ses multiples, le 18 et le 30, prédominent. Les punitions sont répertoriées en tableau à 22 articles, renvois à l'appui.

⁶ Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris: Seuil, 1971.

La galerie des portraits/fiches dont les *120 Journées* fournissent le modèle présente ici d'après leurs âges les libertins et, plus succinctement, le défilé des objets de luxure, cette fois-ci des deux sexes. Il intervient cependant un élément nouveau: l'engin de torture chiffré. "On avance au milieu de la chambre un piédestal haut de six pieds, sur lequel ces deux malheureuses, liées dos à dos, pouvaient à peine poser une jambe.⁷ Tous les environs, dans un diamètre de trois pieds, sont jonchés d'épines et de ronces à dix pouces de hauteur" (VI, 343). Et cela continue . . . Monde à chiffres que celui de l'homme machine et de la torture machine, reflet à l'image d'une philosophie matérialiste mue par la notion d'énergie, mais qui garde ses fondements mécanistes. Ce monde va se déployer dans toute son ampleur dans les *120 Journées*.

Lorsque Sade, incarcéré à la Bastille, conçoit et rédige les *120 Journées*, il ajoute en post-scriptum au texte: "Toute cette grande bande a été commencée le 22 octobre 1785 et finie en 37 jours." Il aurait pu, dans ce post-scriptum, détailler les dimensions de cette bande en papier extravagante. Par bonheur Gilbert Lély nous les donne: un rouleau de 12,1 mètres de long composé de feuilles ayant 12 centimètres de large—un dixième chiffal ou peu s'en faut du 120 tant divisible. Nous sommes ici à la limite du roman. On voit parfois dans cette bande scripturale un traité de psychopathologie, un texte-compilation dont trois parties sur quatre restent à l'état d'un monumental listing et qui a l'allure d'un Décameron dodecagonal. Il s'agit d'une fiction narrative au deuxième degré, une narration du narré qui sert en même temps à opérer le passage du discursif au performatif, à rythmer le va et vient incessant entre *logos*, *eros* et *phagos*. Cette fiction fournit le modèle le plus pur dans le corpus sadien de cette économie somptuaire de l'improductivité dont parle Hénaff, du cycle sans cesse recommencé du désir: "J'ai toujours mille fois plus conçu que je n'ai fait" nous dit le libertin Durcet (XIII, 165).

Les *120 Journées* est en même temps l'écrit où Sade tient le mieux son lecteur sans cesse interpellé et incité—en ami—au "magnifique repas où 600 plats divers s'offrent à [son] appétit" (XIII, 61). C'est dans une longue introduction que l'auteur amphitryon présente ainsi son ouvrage. Six cents plats se répartissant sur 120 jours, à prendre ou à laisser. Tel un nouveau roman, les *120 Journées* peut être assimilé de façon discontinue tout en manifestant de solides assises structurelles. Mais à l'assimilation du module journée/récit s'ajoute la lancée linéaire de l'ensemble. Tou-

⁷ Sade précise en note qu'il s'agit de deux filles de 26 et de 30 ans, respectivement grosses de six et de huit mois.

tes deux reposent sur des chiffres. Beaucoup moins présent que dans les autres textes, le discours cède la place à la démonstration et à ce qui est conté. A l'école du libertinage, l'arithmétique est privilégiée.

Le séjour au château de Silling, vaste et inaccessible propriété de Durcet perdue dans la Forêt Noire, est programmé pour une durée de quatre mois (novembre à février). L'année n'est pas précisée mais tombe durant le règne de Louis XIV. Aux quatre mois du séjour correspond une division quadripartite des récits des quatre historiennes qui alimentent l'imagination et les désirs des libertins. Les quatre récitatifs à 150 modulations progressent depuis les passions simples aux doubles pour atteindre ensuite les passions criminelles suivies des meutrières. L'horaire minuté de chaque journée est subordonné aux cinq mouvements du récit.

C'est au cours de la troisième journée que les quatre maîtres d'œuvre libertins rédigent (régissent?) le tableau des 17 orgies projetées pour la fin de chaque semaine. Le calendrier hebdomadaire de ce voyage—mot révélateur dont se sert l'auteur—précise les dépucelages, les sodomisations, les mariages simples et doubles (lorsqu'un libertin épouse une personne de chaque sexe), et les sacrifices, indication chiffrée du jour à l'appui. A l'exception de ce planning et des montages/partouzes qui sont en fait des machines à nombres et qui se combinent en cours de route, la programmation, à savoir le schéma de l'entreprise, est contenue dans une introduction de 67 pages. Celle-ci constitue à la fois un avant-texte et un méta-texte, en quelque sorte une estampe à légende chiffrale illustrant le texte en soi. On pourrait également y voir une radiographie qui révèle numériquement les rouages de la machine textuelle.

Le lecteur, rappelons-le, est invité métaphoriquement à faire le voyage du texte et à goûter aux 600 plats du repas qu'il présente. L'introduction sert à le mettre en appétit et lui fournit les bagages de dépaysement nécessaires à ingérer le "récit le plus impur qui ait jamais été fait depuis que le monde existe" (XIII, 60). Les préambules au séjour de Silling, les "arrangements" entre libertins, les "règlements" de la maison, les soupers-planning à intervalles réguliers, la panoplie des protagonistes, tout est passé en revue: les quatre libertins d'abord, et puis encore une fois à la fin, avec leurs âges et les dimensions de leur sexe; les quatre épouses au moyen desquelles les libertins créent entre eux des liens de parenté. Et puis, toujours au nombre de quatre ou de ses multiples, les maquerelles et les mercures qui recrutent les victimes aux quatre coins de France, les "fouteurs", les sérails de garçons et de filles, les servantes et autres gens de maison. On opère au défrichage de 144 objets de luxure, le nombre de gens partant pour Silling devant se limiter à 32. La démographie, en

somme, se comptabilise en séries de quatre et de ses multiples. Il en va de même des appartements et de l'espace hémicyclique où ont lieu les narrations, dit cabinet d'assemblée. Ce cabinet, haut lieu des *120 Journées*, contient quatre niches toutes en glaces faisant face au diamètre au centre duquel est placé un trône élevé de quatre pieds servant à l'historienne, c'est-à-dire à la récitante du jour. Le même souci et les mêmes précisions chiffrées sont apportées au chronométrage du quotidien, aux délits et aux punitions qui règlementent la maison, ainsi qu'aux sommes dépensées en préparatifs. Parmi les énumérations sans nombre, en voici une à titre d'exemple:

On se réduisit à 32 sujets en tout, les historiennes comprises, savoir: quatre de cette classe, huit jeunes filles, huit jeunes garçons, huit hommes doués de membres monstrueux pour les voluptés de la sodomie passive, et quatre servantes. Mais on voulut de la recherche à tout cela; un an entier se passa à ces détails, on y dépensa un argent immense, et voici les précautions que l'on employa pour les huit jeunes filles, afin d'avoir tout ce que la France pouvait offrir de plus délicieux. Seize maquerelles intelligentes, ayant chacune deux secondes avec elles, furent envoyées dans les 16 principales provinces de France, pendant qu'une dix-septième travaillait dans le même genre à Paris seulement. Chacune de ces appareilleuses eut un rendez-vous indiqué à une terre du duc auprès de Paris, et toutes devaient s'y rendre dans la même semaine, à dix mois juste de leur départ: on leur donna ce temps-là pour chercher. Chacune devait amener neuf sujets, ce qui faisait un total de 144 filles, et sur ce nombre de 144, huit seulement devaient être choisies (XIII, 32).

Les multiples de quatre dominant, mais non pas à l'exclusivité de tout autre nombre. On note par exemple un 17 et un neuf (le chiffre trois et ses multiples forment un sous-groupe: on le retrouve au niveau du personnel de cuisine). D'ailleurs, les 120 journées sont elles-mêmes en fait 140 puisque les libertins ne quittent Silling que le 20 mars, donc 20 jours après la clôture programmée. Dans le champ des chiffres comme dans celui des désirs, une variante, un départ de la norme peut servir à relever, à rendre plus intense le reste.

Les chiffres et les nombres gardent bien entendu leur fonction primordiale de donnée statistique. Mais pourquoi cette base de données délirante? Les occurrences, récurrences, et hyperboles qui s'entrelacent

soumettent le lecteur à cette fascination, cette hypnose des chiffres dont Sade lui-même est atteint. Il s'agit en même temps d'une technique de persuasion de type catéchistique qui se substitue à celle de la dialectique, en somme d'une espèce de lavage de cerveau. Le chiffre et la dimension se substituent au nom, aidant ainsi à transformer les personnes en objets. A force de souligner le temps, le chiffre le fait disparaître, le transforme en ronde cyclique et le fusionne à l'espace. Les séries chiffrées, les multiples et fractions de chiffre forment des ensembles changeants mais toujours égaux à eux-mêmes, comme ceux d'un kaléidoscope. Sade pointilliste? Sade cubiste? Disons plutôt, et cela a déjà été dit à plus d'une reprise, Sade surréaliste. Le détail chiffré réel ne sert en fait qu'à cautionner un ensemble surréel. Le chiffre a dans le texte sadien un rôle, et c'est peut-être son rôle le plus important, de borne—indicateur, indice, norme, ordonnateur, garant. Mais il est en même temps obstacle à franchir, obstacle nécessaire puisque sans lui on ne peut pas transgresser. C'est le narrateur qui nous le dit dans l'introduction des *120 Journées*: "La vraie façon d'étendre et de multiplier ses désirs est de vouloir lui [sic] imposer des bornes."

University of Maryland